

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement c jusqu'à réception d'avis contraire.

AL DE

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire - Gérant

INSERTIONS:

ROUBAIX 24 OCTOBRE 1875.

Logomachie

Discours, discours, discours! Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, le télégraphe et les journaux ne nous signa-lent que des discours, des manifestes de personnalités plus ou moins mar-quantes. La France n'est plus la France, c'est le forum. Ce spectacle est déso-Notre pays ressemble à un homme qui parle toujours, qui se grise de ses paroles et ne voit plus, n'entend plus rien de ce qui se passe autour de

Si ce flux de bavardages devait se borner à une logomachie inoffensive, nous n'y verrions point d'inconvénient, et cela pourrait préparer une besogne pour les Saumaise futurs; mais nous avons vu toujours chez nous les paroles précéder les actes; les révolutions ou simplement les émeutes préparées par des écrits, et trop souvent des programmes révolutionnaires réalisés par quelques-uns de leurs auteurs. Les élections approchent; c'est le grand inconnu qui se dresse devant nous.Les hommes qui parlent aujourd'hui sont ceux qui joueront dans la période électorale le rôle le plus actif; ce qu'ils disent ne saurait être inoffensif; et nous devons nous inquiéter de cette bataille des mots qui précède la bataille du scrutin, laquelle peut nous conduire à des luttes moins pacifiques.

D'où vient que les monarchistes se taisent quand les révolutionnaires et les impérialistes font retentir les échos du bruit de leurs paroles? Est-ce qu'il n'y a pas parmi eux des hommes de tem-pérament, des hommes de lutte, dont la voix éloquente réveillerait les cou-rages? Hélas, deux hommes seulement ont écrit des lettres: MM. de la Rochette et de Belcastel : ce sont des intransigeants de la légitimité; le gros de l'armée ne lesa pas suivis. Il y a pourtant des orateurs dans la droite, dans la droite modérée. Les monarchistes, et nous voulons parler sans distinction de nuances de tous ceux qui, à la fin 1873, voulaient restaurer la monarchie légitime, ne sont pas tous résolus à suivre les transfuges du centre droit dans la promiscuité avec les révolutionnaires de la gauche; ceux qui repoussent, comme indigne d'eux, de onner la main aux radicaux, ne devraient pas garder le silence : et aux affirmations de la politique de révolte aux étranges programmes de MM. Thiers, Jules Simon, Naquet, Madier-Montjau, Millaud, etc. il eût été sage prudent, d'opposer l'affirmation des

La tradition rapporte que quand ses juges reprochaient à Jeanne Darc d'avoir toujours les yeux tournés vers le crucifix, elle répondait que pour l'avoir dans le cœur il était bon de l'avoir devant les yeux. De même, si l'on peut comparer le profane au sacré, nous dirons que pour pénétrer l'esprit des po-pulations des saines doctrines sociales et politiques, il serait bon de leur en faire souvent entendre l'expression. Autrement l'esprit public ressemblerait bien-

vrais principes conservateurs.

tôt à un champ où l'on laisse pousser les mauvaises herbes en liberté et qui doit finir par en être entièrement cou-

Dans ces derniers temps, un grand effort a été fait par le parti conserva-teur et un notable succès l'en a récompensé : la loi sur l'enseignement a été votée. Sans doute ce sera dans l'avenir un puissant et fécond instrument de moralisation; mais même en admettant que les résultats dépassent nos légitimes espérances, il y a un mal urgent à combattre, la propagande révolutionnaire par les discours. Cette logomachie exerce, qu'on n'en doute pas, une influence désastreuse, et nous en subirons les conséquences funestes lors des élections prochaines.

Nous accomplissons notre tâche en signalant le danger aux conservateurs, nous faisons appel à leur énergie, à leur dévouement : le temps presse, dans quelques semaines peut-être la période électorale s'ouvrira. Seront-ils prêts pour la lutte ? où sont leurs comités,où sont leurs commissions; quels sont leurs points de ralliement; quels sont leurs candidats? Est-ce que tout est à constituer? Qu'on y songe : les élections peuvent avoir lieu seulement dans six mois, dans dix mois; elles peuvent, par quelque coup de surprise, se trouver fixées au mois de décembre; les conservateurs n'ont donc plus une heure à perdre.

ALEXANDRE WATTEAU

Le budget de la France depuis

Tout le monde sait combien était grande la prospérité financière de la France, lorsque survint la révolution de

Deux ministres illustres, le baron Louis et le comte de Villèle, contribuèrent à cette prospérité, le premier en rétablissant le crédit à la suite des évéments de 1815, et le second exercant une salutaire influence sur la circulation de la richesse, en maintenant par-tout l'équilibre dès ressources et des besoins et en associant la puissance des

capitaux privés à la fortune de l'Etat.

Au moment de la révolution de juillet le dernier budget de la Restauration. qui ne s'élevait qu'à 979.787.135 fr., se soldait avec un excédant remarquable, et cela, après le milliard payé aux émigrés, après la guerre d'Espagne, après la campagne de Morée et la conquete

A aucune époque la situation financière du pays n'avait été aussi florissanté. C'est là une vérité que personne ne

saurait méconnaître, et que conservera l'histoire, qui, elle, ne discute pas sui-vant l'opinion politique de chacun, mais d'après les lois morales et les règles logiques du juste et du vrai.

C'est pou quoi ses jugements sont définitifs et impérissables!

Cela dit, nous allons démontrer combien les bouleversements politiques qui suivirent 1830 changèrent les faces des choses et combien ils ont été inféconds et désastreux pour les finances de la

France.

Au lendemain de la révolution de juillet, le budget de l'Etat est immédiatement augmenté de 230 millions. Il at-

teignit presque aussitôt le chiffre d'un milliard 220 millions.

Pendant les 18 aus que dura la monarchie de 1830, 300 milhons furent ajoutés aux contributions, et le budget s'éleva à un milliard 520 millions.

Arriva la République de 1848. Quatre ans lui suffirent pour augmenter en-core de 350 millions le total des recet-tes.

Survient l'empire, et nous voyons le budget atteindre le chiffre de 2 milliards 50 millions.

Enfin surgit le gouvernement néfaste du 4 septembre, et bientôt, à la suite de nos effroyables désastres, noire budget arrive au chiffre colossal de 2,575,028,582 francs (budget de 1876).

Nous avons payé, en outre, à l'Allema-gne une indemnité de guerre de 5 mil-liards. Il faut sjouter à ce chifre fabuleux d'abord 3 milliards, au moins, de charges extraordinaires résultant de 'invasion, et, ensuite, la perte cruelle

de deux de nos plus belles provinces.

Demandous à la Providence que nos sacrifices s'arrêtent là et que des jours plus heureux nous soient désormais ré-

ques financières, en faisant régner un ordre parfait dans toutes les parlies du service, en veillant à ce qu'un contrôle révère préside à l'emploi des deniers publics, le gouvernement établira sur des bases inébranlables le crédit de

l'Elat.

La confiance, ce que fera naître en France et en Europe la sage administration du Trésor, survivra à nos malheurs et en facilitera d'autant plus la réparation que notre commerce et notre in-dustrie progressent d'une façon cons-

Les résultats obtenus, depuis trois ans, dans ces deux branches de l'acti-vité nationale, sont des plus consoliants. Ils donnent au monde un exemple éclatant de la vitalité et de la fécondité de notre pays que les révolutions, les ca-lamités de la guerre et de l'invasion n'ont

pu compromettre.
L'ensemble des exportations des produits fabriqués atteint de nos jours un chiffre beaucoup plus élevé que celui des exportations de l'année si prospère

En outre, le rendement de nos impôts montre comment le pays, frappé d'en-viron sept cent millions de charges nou-velles, a su réagir contre des nécessités écrasantes et redoubler d'énergie pro-

Les taxes du 1° semestre présentent un excédant de 50 millions. C'est là une

situation des plus favorables.

Ayons donc confiance dans l'avenir.
C'est dans lui que la France, qui a toujours eu un rôle de civilisation à remplir et dont l'autorité, à toutes les époques a été immeuse dans la balance de l'Europe, doit placer son espoir. L'avenir est écrit dans le livre de Dieu et tout ce que nous pourrions tenter n'en changerait

Demandons-nous, en terminant. quelle prospérité sans égale atteindrait notre pays si, sûr du lendemain, instruit par ses malheurs, n'ayant plus à redouter la foudre qui éclate et qui frappe au milieu d'un ciel serein, il pouvait, dé-sormais, travailler en paix à l'abri des orages et d'institutions politiques puissantes et durables !

FERDINAND SANCHOLLE.

REVUE DE LA PRESSE

Le Acceurs de M. Rouher
Le Acceurs de M. Rouher
Le Acceurs de M. Rouher. Eu somme, le déchaînement de toutes ces colères, dit-il, ce débordement prodigieux d'injures, attestent la force du coup porté. Nos ennemis se sentent touchés, ils geignent chacum en son langage: quoi de plus naturel? »

L'Ordre s'étonne de voir « les plus purs des radicaux, les intransigeants. accuser V. Rouher de n'avoir pas assez admiré li constitution, eux qui, dit-il, dans leuis discours de propagande au-dacieux, ne cessent de déclamer contre cette même constitution et contre ceux qui l'ontvolée. »

Les autres organes de la presse ne sont pas précisément de l'avis du Pays et de l'Ordre.

D'après le Constitutionnel, M. Rou her a émis une phrase vraiment mal-heureuse sur le maréchal de Mac-Mahon. heureuse surle marechal de Mac-Mahon.

"Il n'était peut-étre pas de bon goût,
dit le même journal, de déclarer ou de
rappeler qu'on l'àvait beaucoup connu.
Cela a'est rien; mais que signifient les
lourdes « responsabilités qu'a encourues » le maréchal de Mac-Mahon! Les journaux qui sont des interprétes privi égiés de la pensée de M. Rouher ne manqueront point de nous traduire en paroles nettes cette phrase envelop-pée; c'est leur intérêt; car nous osons ne pas leur dissimuler que cette apparence d'épigramme, non moins que l'exclusive appellation de « soldats » appliquée au maréchal, a produit un effet factors effet facheux, même sur les esprits les plus diposés d'avance à applaudir M. Rouher.

'L'Erénement repousse avec indignation toute assimilation entre les bonapartistes qui veulent détruire la Consti-tution du 25 février et les intransigeants qui n'ont d'autre but que de l'améliorer parles voies légales, dans le sens républi-

Au dire de la République française M. Rouher ne croit à rien, n'est rien et ne fait que plaider une cause par tous les, moyens possibles.

Le *Monde* s'étonne de voir avec quelle désinvolture M. Rouher parle du 4 septembre et se demande comment M. Rouher ne redoute pas d'évoquer un tel souvenir, uni si étroitement au sou-venir de l'effrayante responsabilité des auteurs de nos désastres. L'organe catholique ajoute: « Le 4 septembre ne rappelle-t-il pas aussi la propre indignité de M. Rouher et de son parti? Ne furentils pas, en cette occasion, les complices de la révolution par l'incroyable abar don où ils laissèrent le gouvernement Quand il va jusqu'à preudre à partie le maréchal lui-même, nous trouvons que M. Rouher, le conseiller funeste de l'em-pire, l'homme néfaste sur qui pèse le plus directement peut-être la responsabilité de nos désastres, oublie trop la besogne que l'empire a léguée à ceux qui ont été chargés de réparer les malheurs de l'invasion, de payer les mil-liards de l'ennemi, de relaire l'armée, de bâtir les forteresses qui doivent, hélas l nous tenir lieu des frontières et des provinces perdues! »

L'Union consacre aux discours de de MM. Rouher et Raoul IJuval un article dont voici le début et la conclu-

" Plus encore que de la permanence des théories qu'ils prônent, bien qu'elles

n'aient même plus, devant le bon sens, l'excuse de servir à déguiser un coup de force, il faut s'étonner, en lisant le discours de M. Rouher et celui de M. Raoul Duval, de l'état d'opinion qui

a permis de les prononcer.

» D'autant qu'une frappante coîncidence, celle de l'entrevue des souverains de l'Allemagne et de l'Italie unifiées, semble comme préparée pour achever de donner à un panégyrique de l'Empire le caractère du plus audacieux

défi au patriotisme français.

» Il est vrai que la propagande bona-partiste n'a guère le choix des dates pour se produire solennellement. Huit jours plus tôt, les deux discours se seraient mêlés au désastre financier qui est un des résultats de la politique présomptueuse et superficielles de l'Empire à l'égard de la Turquie. Un mois auparavant, ils se seraient

heurtés à l'anniversaire de Sedan. A un autre moment, un peu plus éloigné en-core, alors que l'intervention de l'em-pereur de Russie sauvait la France de nouvelles catastrophes, ils auraient rappelé l'auteur de la guerre inutile et sans fruits dont le ressentiment eût pu arrêter le bras qui nous a protégés. Combien d'autres dates et d'autres faits auraient réveillé la pensée soit de l'Autriche cruellement blessée par l'abandon de l'infortuné Maximilien et l'inavouable intrigue dont est sorti Sadowa, soit de la Belgique irritée par les convoitises d'une folle ambition, soit de cette ambition, soit de cette guerre du Mexique, « la plus belle pensée du rèxne », comme disait M. Rouher, pour laquelle il faut se demander si les résultats en furent plus honteux que les causes.

L'Empire a été souvent comparé au césarisme de la décadence romaine.

Notre malheur veut que ce honteux rapprochement devienne une ironie.

» Les césars renversés savaient mourir et mouraient tout entiers; ils ne laissaient pas souche de prétendants Les Romains dégénérés trompaient leur humiliation en changeant de maître. Et on ne voyait pas le ministre d'un pou-voir écroulé sous le poids de ses lautes se relever au milieu de ses ruines pour en faire l'apologie. »

Le XIXº Siècle fait remarquer que dans le discours d'Ajaccio, M. Rouher a invoqué l'autorité de M. Buffet.

Au dire du Moniteur universel le discours de M. Rouher a diminué les chances de l'adoption du scrutin d'arron-

Nos lecteurs connaissent la récente lettre de M. de Belcastel sur le rôle politique joué par l'Assemblée nationale. L'Union avait apprécié avec sévérité les arguments et la conclusion de cette lettre. L'honorable député y a répondu par une lettre adressée à l'Union. Cette lettre débute ainsi:

« Colomiers, 16 octobre 1875. » Monsieur le rédacteur,

» Vous me faites un procès injuste. w yous me laites un process injuste, pour ne point dire ingrat. Je pourrais, vis-à-vis d'un autre, laisser le champ libre aux attaques et me contenter de dire: Je n'ai point de comptes à vous rendre. Je ne suis responsable que devant mon pays et devant Dieu.

» Mais la situation autorisée qu'occupe votre journal, bien que son langage ne soit point toujours approuvé, je l'espère, me fait un devoir de répondre

» Je répondrai simplement, sans im-patience, croyez-le, car vous ne m'avez

point atteint, mais non sans quelque tristesse pour la cause que nous servons

tous deux, en voyant qu'à moi aussi vous jetez l'anathème. » •

M. de Belcastel se défend d'avoir am-bitionné le suffrage du centre droit et du centre ganche, et fait en passant cette

remarque :

« Vous me reprochez les félicitations des « ennemis de mes doctrines ». En vérité, les félicitations ne sont ni aussi vives ni aussi sûres d'elles-mêmes que vous semblez le croire; elles sont, en tout cas, entourées de réserves qui les dominent. Mais qu'ils soient courtois à mon égard, lorsque je le suis envers tous et que je crois de bonne foi à la sincérité de la majorité d'entre eux

tous et que je crois de bonne foi à la sincérité de la majorité d'entre eux, cela n'a rien d'étrange, et, permettez-moi de vous le dire, rien non plus qui me fasse regretter la lungue que je parle. Car, dès le 25 février et au varavant, j'ai pu m'en convaincre, cet e langue fait mieux qu'une parole secrebe des amis au roi et à la royauté. »

M. de Belcastet n'a jamais fait « d'évolution », comme l'Union l'en accuse. Il prend à témoin tous les actes de sa vie politique. Quant au conseil qu'il donne de se servir d'une constitution, même jugée imparfaite, pour en tirer le meilleur parti possible en vue du rétablissement de la monarchie, M. de Belcastel reconnaît que ce n'est point, il castel reconnaît que ce n'est point, il est vrai, la politique des catastrophes. « Je ne compte pas sur des coups de » foudre pour jeter des traits de lumière. » Les coups de foudre n'éclairent pas

toujours. »
M. de Belcastel termine ainsi: « Si cette réponse, que je me suis efforcé de rendre nette et précise, en-court encore, contre mon désir, votre blame formel, il ne me restera plus qu'à le regretter sans doute, car le dissenti-ment des hommes de bien est toujours un mal, mais après tout à m'y résigner; un mal, mais après tout à m'y résigner; cette fois, le mot sera juste, et le sentiment qu'il exprime ne sera pas, je l'espère, au-dessus de mes forces, car je n'écris, ne parle et n'agis point pour plaire aux hommes. Tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul. »

L'Union, après avoir publié cette lettre, déclare persister dans les sentiments qu'elle a déjà exprimés.

BULLETI N ÉCONOMIQUE

Le timbre de quittance et les reçus d'objets. — La loi du 23 août 1871 sur le timbre des quittances a soulevé, surtout dans les premiers temps, autant de difficultés que de récriminations. Quatre années d'application de la loi, de nombreuses décisions judiciaires et les circulaires de l'administration 'ont résolu la majeure partie de ces difficul-tés. Mais il en reste. Il y en a une no-tamment dont la solution est du plus haut intérêt pour certaines branches importantes de notre industrie et de notre commerce local. Lorsqu'un marchand de ferrailles li-

re à un fondeur quelques milliers de kilogrammes de fonte, il est d'usage que le fondeur remette au camionneur du marchand un écrit sous forme de reçu, constatant la livraison de la marchan-dise, Des écrits semblables, dans des cas identiques, sont remis par le fabri-cant de sucre au fermier qui livre ses betteraves, par le filateur au vendeur de la matière première, par le boulanger au marchand de farines, etc. Nous pourrions multiplier les citations.

Jusqu'ici l'administration de l'enre-

Feuilleton du Journal de Roubaix

LE PARDON DU MOINE

XVII. LA TORTURE.

(Suite).

En apercevant un grand crucifix

- J'en appelle à toi! dit-il avec une ferveur exaltée... Je ne suis plus un homme, mais un ver, un malheureux, dont les tourmenteurs vont faire un à tes pieds je désavoue les paroles im-prudentes que pourrait m'arracher la torture... Je suis innocent, mais ma faiblesse est grande... Si je triomphe de cette épreuve, je fais vœu de te consacrer, sans retour, ma vie et mon ame, de fuir un monde qui m'a décu. trompé, torturé, et de me donner à toi pour vivre dans la pauvreté et la péni-

Les bourreaux eux-mêmes n'avaient osé troubler cette învocation suprême Le greffier achevait de l'écrire quand

Rosalès lui démanda : - Que faites-yous dono?

- Je garde le souvenir de la prière d'Alonso Cano.

- Vous l'effacerez, dit Rosalès, je le veux.

Puis le juge ajouta, en se tournant vers les deux hommes debout de chaque côté du chevalet:

- Faites!

En ce moment, Alonso fut saisi, porté, lié sur un assemblage de pièces de bois, dont chacune avait sa destination. On s'empara successivement de ses jambes, puis de son bras gauche, planchettes ratenues roies de cuir furent solidement bouclées. l'un des tourmenteurs saisit un maillet, puis un coin, et plaçant le coin sur les planchettes il l'enfonça d'un grand coup de maillet.

- Avouez-vous? demanda Rosalès. -- Je suis innocent, répondit Alonso, mon sang retombera sur vous.

-- Le second coin dit froidement le Un coup de maillet le fit entrer à côté

du premier, et un gémissement s'é-chappa des lèvres du supplicié.

Mon Dieu! dit-il. Ce fut tout.

Rosalès tremblait derage

-- Le troisième coin, dit-il. Le médecin s'approcha d'Alonso et tata le pouls.

Il se sentait saisi d'une pitié pro-

fonde. Instinctivement, il devinait que le juge poursuivait une vengeance par-ticulière, au lieu de chercher dans cette cause la connaissance de la vérité.

Le prisonnier est bien faible! dit-il.

-- Le son de sa voix prouve trop de vitalité pour qu'il ne puisse pas endurer le troisième coin. Docteur, prenez garde, l'excès de compassion pour un criminel endurci pourrait vous mettre en suspicion.

Sur un signe de Rosalès l'un des torionnaires prit le troisième coin. Alonso resta les yeux fermés.

Il se sentait les membres disjoints, rompus, broyés. Son cœur battait par saccades; il lui semblait qu'il allait éclater dans sa poitrine.

Quand le troisième coin s'enfonça un grand cri d'angoisse s'échappa des lèvres décolorées du supplicié.

-- Avouez-vous? demanda Rosalès. -- Dieu sait que je suis innocent! je le supplie de me prendre en sa miséri-corde. Ce n'est plus la torture, c'est la

-- Misérable meurtrier ! cria Rosalès.

il faudra bien que tu avoues ton crime. Et se levant, il s'adressa aux hommes restés debout près de la fournaise. -- Les tenailles | dit-il, les tenailles

Au même moment un grand bruit etentit dans l'escalier. Les piques des soldats sonnaient sur les dalles, des voix confuses s'y mê-

laient, et les dominant toutes, on entendit un accent impérieux crier:
-- Ordre du Roi! ordre du Roi!

Puis, une voix plus jeune ajouta:
-- Alonso! Alonso! mon maître! Le torturé venait de reconnaître Mi-Avant que Rosalès fut revenu de

sa surprise, avant que les bourreaux maintenant dans les ais les jambes d'Alonso Cano, le juge Gaspardo del Rocca et Miguel pénétraient dans la salle des tortures.

- Que voulez-vous? demanda Rosalès devenu blême.

-- T'arracher ta victime, misérable!

Tu reconnais cette signature, ce sceau... Philippe IV .. Le roi lui fait grace? demanda Rosalès.

-- Il lui rend justice! répondit del Rocca

Pendant ce temps, Miguel soutenait dans ses bras le malheureux torturé que l'on se disposait à porter sur un matelas de cuir. Mon maître! mon maître vénéré!

disait Miguelà genoux, nous vous sait-

verous; l'Espagne tout entière se lève-

ra pour vous témoigner son admiration et ses regrets... J'ai toujours cru que vous étiez innocent, le Roi, la cour en sont sûrs aujourd'hui. - Qui donc opéra ce miracle!

- La sœur de Sébastien Llano y Valdez.

-- Elle est à Madrid?
-- Depuis ce matin, vous cherchant vous demandant... elle a tout appris... Alors, courant chez Gaspardo del Rocca, elle lui a raconté le complot formé par son mari et un parti de jeunes nopuissant duc d'Oliva rez..... votre dévouement, votre générosité..... Gaspardo, sans perdre une minute a couru chez le Roi, et celui-ci signé l'ordre de votre élargissement... Malheureusement, la haine de cet homme l'avait porté à devancer, contre toutes les habitudes, toutes les lois, les heures et les règlements de la justice

suprême... Mais vous serez vengé, mon maître, et la disgrâce de Rosalès... Je ne veux pas dé vengeance, dit Alonso d'une voix faible; j'ai bien trop souffert pour ne pas avoir appris à pardonner... Dussé-je mourir des suites de cette horrible épreuve, je mourrai paisible, réconcilié avec les hommes. et plein de confiance dans la bonté de

Mais Gaspardo del Rocca avait sans doute des ordres précis.

Dans quel cachot aviez-vous enfer-Alonso Cano? demanda-t-il au gardien.

- Dans le dernier, seigneur Juge. - Le plus noir, le plus petit, le plus infect, sans doute?

— J'avais des ordres... répondit le

guichetier, en désignant Rosalès. - Vous ne recevrez plus que les miens... Cet homme, ce juge prévari-cateur, au cachot d'Alonso!...

Et, avant que le martyr, étendu sur le matelas de cuir, eût le temps de desoldats l'avaient entraîné hors de la salle des tortures.

XVIII.

LE PRÉSENT DU ROI.

Encore une fois l'atelier d'Alonso était ouvert à tous. Il avait repris cet aspect original et grandiose qui en faisait un des salons les plus merveilleux de Madrid, et un centre artistique n'ayant rien qui puisse lui être comparé, si ce n'est le palais de Velasquez, mé-nagé dans le palais même du Roi. Des soins intelligents dus à l'affec-

tion plus qu'à un zèle mercenaire avaient remis en lumière les toiles merveilleuses, et la grande verrière versait à pleins rayons des clartés dorées sur les chefs-d'œuvres épars dans cette immense galerie.